

IMPRESSUM

Editeur/Rédaction
Le Temps SA
Pont Bessières 3
Case postale 6714
CH - 1002 Lausanne
Tél + 41 58 269 29 00
Fax + 41 58 269 28 01

LE TEMPS

Ne peut être vendu séparément

MERCREDI 28 OCTOBRE 2020 / N° 6853

Censure

A la rencontre des dessinateurs de presse chinois, surveillés par le régime omnipotent ●●● PAGE 2

Plumes croisées

Comment la Confédération a fait appel à Patrick Chappatte sur les points chauds du globe ●●● PAGE 3

Témoignages

Et vous, que vous inspirent les dessins de Chappatte? Six personnalités s'expriment ●●● PAGES 2-3

AVEC LE SOUTIEN DE



Fondation pour Genève

Le dessin de presse dans tous ses états

TRAJECTOIRE Des conférences aux reportages en bande dessinée, Patrick Chappatte n'a cessé de faire sortir le dessin de presse du cadre dans lequel il est né. Portrait du 27^e lauréat du Prix de la Fondation pour Genève, remis le 28 octobre

LÉO TICHELLI
@TichelliL

Tous les enfants dessinent. Pour la plupart, cette activité s'arrête à quelques croquis dans la marge d'un cahier d'école. Pour d'autres, le dessin s'empare d'eux, viscéralement. Patrick Chappatte fait partie de cette seconde catégorie, lui qui a su faire de sa passion son métier. Avant de peindre le monde pour la presse internationale, il a commencé à inventer le sien – le Pudi-monde peuplé par des personnages à gros nez appelés les Pudiks –, une façon de reconstituer idéalement ce qui se trouvait au-delà de ses cahiers de dessin: «C'était une façon de prendre la réalité et de la faire rentrer dans mon monde. A 8 ou 9 ans, je suis allé jusqu'à redessiner tout le système des transports de Genève. Osons dire que j'ai même inventé l'écran tactile avant l'heure dans une de mes bandes dessinées!...»

Une retraite

Pendant que ses camarades partent en colonie de vacances, lui s'enferme et dessine. L'ouverture au monde se fait au gré des traits de ses stylos. Était-il un enfant reclus, coupé de la réalité? Pas vraiment. Patrick Chappatte considère plutôt ces longues séances en seul à seul avec ses feuilles et ses stylos comme une sorte de retraite: «Dessiner, c'est un exercice très zen et thérapeutique. Cela me procure comme un effet cathartique. J'éprouve le même bonheur et les mêmes sensations que quand j'étais gosse. De ce point de vue là, je n'ai pas vraiment grandi, et c'est tant mieux.»

Le dessin politique est venu plus tard. Lecteur assidu de feu *La Suisse*, Chappatte père a eu la fierté de retrouver un dessin de son fils alors qu'il n'est à l'époque qu'en troisième année du collège: «Je savais que mon père lisait fréquemment ce journal, se remémore Patrick Chappatte. J'avais envie de l'impressionner et j'ai envoyé quelques dessins à la rédaction. Je me souviens encore quand le samedi matin mon père a crié en ouvrant le journal: «C'est mon fils!» Premier bonheur de voir une de ses œuvres publiées et première collaboration avec une rédaction: «Comme Obélix dans sa marmite, je suis tombé dans le dessin de presse très jeune.» Clin d'œil à un géant de la bande dessinée, Patrick Chappatte va, lui aussi, intégrer cette forme de narration à son travail. Inspiré par Jean Teulé et son œuvre *Gens de France et d'ailleurs*, il va tracer les premières esquisses d'un genre nouveau dans les années 1990: le BD reportage.

A 27 ans, il traverse l'Atlantique accompagné de sa future femme, la journaliste Anne-Frédérique Widmann, avec l'ambition d'aller

croquer la Grande Pomme pour les pages de son plus célèbre quotidien, le *New York Times*. Avant cela, le couple sillonne pendant quatre mois l'Amérique du Sud, voyage dont il tire un carnet de route au style novateur. Ce sont les prémices du reportage bande dessinée, un genre que va tout particulièrement affectionner Patrick Chappatte: «C'est hyper efficace comme mode narratif pour le reportage. Cela permet au lecteur d'entrer dans la peau du reporter, et de vivre ce qu'il vit. Cette approche permet l'empathie. Le trait est si simple, il débarasse la photo et la vidéo de toutes leurs scories, tout en apportant un autre langage que celui proposé par ces deux médiums.»

Il a l'occasion de développer le reportage bande dessinée avec le soutien du *Temps* et de son rédacteur en chef de l'époque, Eric Hoesli, qui croit à la pertinence de cette nouvelle forme de journalisme. Loin de rester en retrait du monde qu'il caricature ou dessine, Patrick Chappatte se rend sur le terrain. Gaza, Sud-Liban, Guatemala, Côte d'Ivoire, il parcourt le monde en proposant des récits allant au-delà du simple dessin de presse croqué en réaction à une actualité. A tel point que cela étonne: «Il a fallu imposer ce genre narratif et légitimer le dessin comme mode journalistique. Au début, les gens n'ont pas pris cela au sérieux. Pendant des années, on m'a demandé si j'étais vraiment allé sur place. Je publie donc toujours un polaroïd de mes intervenants dans mes reportages pour prouver qu'ils existent et que je les ai bel et bien rencontrés», confie-t-il.

En mouvement et en musique

En reportage ou dans les pages des plus grands quotidiens, Patrick Chappatte va porter le dessin de presse sur d'autres supports. S'il a fait ses preuves derrière ses planches à dessin, c'est sur celles de la scène qu'il va monter. Invité dès 2001 au World Economic Forum de Davos, il y apprend le jeu avec le public et développe la conférence dessinée, un autre genre auquel il prend goût. L'aventure scénique ne s'arrête pas là: il présente ses esquisses lors de deux conférences TED, en 2010 et 2019, ainsi qu'aux Forums des 100, pour ne citer qu'eux. Alors, Patrick Chappatte, stand-upper, humoriste ou conférencier? «Le dessin reste toujours au cœur du projet. Ce qui est flagrant, c'est l'impact qu'il peut avoir grâce au jeu qu'on amène avec les mots. Sur scène, je décline mes dessins en plusieurs étapes, réservant la chute pour la fin. C'est une manière vivante de procurer le même effet que celui ressenti en voyant un dessin imprimé. Mais le fait d'être projeté sur grand écran lui confère d'autant plus de force et de résonance», précise-t-il.

PROFIL

1967 Naissance à Karachi.

1973 Arrivée à Genève.

1986 Engagé comme journaliste stagiaire à «La Suisse». En devient dessinateur deux ans plus tard.

1995 Part à New York pour un séjour de trois ans.

1998 Lancement du «Temps», dont il est le dessinateur attitré.

2001 Dessine pour le «Herald Tribune» puis pour le «New York Times».

2014 Séjour familial d'un an à Los Angeles.

2020 Sortie de la BD «Au cœur de la vague».



Planche extraite de la BD «Au cœur de la vague», qui paraît cette semaine aux Editions Les Arènes, à Paris. (CHAPPATTE)

Patrick Chappatte a encore d'autres idées pour rendre le dessin de presse toujours plus vivant. Le Liban, pays d'origine de sa mère, dont les terres sont grêlées de bombes à sous-munitions, lui inspire *La mort est dans le champ*, reportage d'un genre nouveau: «Je me suis essayé au reportage BD animé. C'est du dessin très basique, mais quand on est pris dans une telle histoire, c'est elle

qui parle, simplement portée par le trait noir. J'aurais voulu développer davantage l'animation, mais pour cela il me faudrait trois vies», sourit-il. Grâce à ce nouveau langage, il ose donner une autre profondeur à ses dessins mouvants en les drapant également de musique. Ce dialogue du dessin avec la musique et les mots, il a tenté de le transformer également en spectacle, à l'invitation du

musicien Polar et du dramaturge et directeur d'Am Stram Gram, Fabrice Melquiot, lors de la Conférence internationale de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge fin 2019: «La musique apporte une couche narrative supplémentaire. Quand je raconte sur scène ces tranches d'humanité que j'ai pu observer à Gaza, au Guatemala ou dans des bidonvilles au Kenya, être accompagné de musiciens ajoute

une ambiance particulière. Je me réjouis d'explorer le reportage dessiné sous cette forme, celle d'un spectacle complet.»

Quand on lui demande ce qui l'a poussé à faire sortir cet art du cadre de la presse papier, la réponse semble limpide: «Le dessin m'a ouvert une multitude de portes, je les ai ensuite simplement poussées pour voir ce qu'il y avait derrière.» ■

En Chine, caricatures interdites

LIBERTÉ D'EXPRESSION L'espace laissé aux dessinateurs a fondu ces dix dernières années dans la presse chinoise. Les événements politiques font cependant ressurgir cet art impertinent. Rencontres avec des artistes courageux

SIMON LEPLÂTRE, SHANGAI
@SLeplatre

Paru dans la nuit du 6 février 2020, le dessin a été partagé des millions de fois sur les réseaux sociaux chinois. Sa simplicité fait sa force: on y voit le docteur Li Wenliang masqué par des fils de fer barbelés. Li Wenliang, c'est cet ophtalmologue de Wuhan qui avait tenté de donner l'alerte sur la présence d'un virus dont les symptômes ressemblaient étrangement à ceux du SRAS et dont les patients s'accumulaient dans son hôpital. Fin décembre, il avait été arrêté avec sept autres personnes et avait dû signer une lettre reconnaissant avoir «diffusé des rumeurs». Il a fallu vingt jours de plus à la Chine pour alerter sa population. Entre-temps, Li Wenliang, comme des milliers d'habitants de Wuhan, avait contracté le virus. Le 6 février au soir, la mort de ce médecin de 34 ans au regard bienveillant allait émouvoir la Chine entière, suscitant un élan de chagrin et de colère rarement vu dans le pays.

De l'eau dans son encre

Un élan capturé et amplifié par ce dessin de Kuang Biao, fait alors que les rumeurs de la mort du médecin se diffusaient, avant d'être confirmées officiellement quelques heures plus tard. Quelques jours après sa publication, le dessin commençait à disparaître des réseaux sociaux, tout comme les critiques les plus politiques et les appels à plus de liberté d'expression, lancés la nuit de la mort du docteur Li. La Chine avait toléré quelques semaines une certaine liberté médiatique, comme soupape pour laisser échapper la colère du peuple, mais elle était bien décidée à la refermer aussi vite que possible. Pour protéger le régime, ce système même qui avait montré ses limites avec cette épidémie cachée à la population. Et les journalistes, établis ou non, étaient en première ligne. D'après Reporters sans frontières, huit d'entre eux ont été emprisonnés ou ont disparu depuis le début de la crise du Covid-19 en Chine.

Car le dessin de presse, comme la liberté d'expression et de la presse en général, se porte mal dans le pays. «La caricature, la possibilité de se moquer des dirigeants, c'est la première chose qu'on supprime quand on va vers l'autoritarisme. Un article ne touche que les lettrés, les gens qui lisent les journaux. Un dessin bien croqué peut circuler massivement, mettre en avant les contradictions, les postures des dirigeants et des

puissants. Il peut y avoir une enquête de deux pages, mais le grand public va se souvenir du dessin de presse qui va avec, décrit Cédric Alviani, directeur du bureau Asie de l'Est de Reporters sans frontières à Taiwan. La Constitution chinoise prévoit expressément la liberté de la presse mais, comme d'autres droits fondamentaux, celle-ci n'a jamais été respectée», rappelle-t-il.

Des audiences énormes sur Weibo

Alors, il faut apprendre à composer avec les conditions locales. Kuang Biao, célèbre pour ses croquis acerbes dans les années 2000, a mis de l'eau dans son encre. Aujourd'hui, ses dessins sont plus travaillés, plus évocateurs, mais aussi moins évidents à décoder au premier regard. Il a changé de médias au fil des années: exit le *Quotidien de la métropole du Sud (Nanfang Dushi Bao)* depuis 2013. Aujourd'hui, le vétéran chinois de la caricature enseigne pour gagner sa vie, et publie sur le réseau social WeChat, dominant en Chine, ou sur Douyin, la version chinoise de TikTok, qui lui permet aussi de décrire le processus qui mène au dessin final dans de courtes vidéos. Il nous explique prudemment qu'il faut vivre avec son temps. Et que la censure «fait partie des règles du jeu», avec lesquelles il est «à l'aise».

«La caricature, c'est la première chose qu'on supprime quand on va vers l'autoritarisme»

CÉDRIC ALVIANI, DIRECTEUR DE REPORTERS SANS FRONTIÈRES À TAIWAN

Il ne s'attarde pas sur son compte Weibo, équivalent de Twitter et plateforme vibrante à la fin des années 2000, supprimé des dizaines de fois par la censure, l'obligeant à en recréer sans cesse. Ni sur le destin de son quotidien, qui l'avait notamment réprimandé en 2010: il avait dessiné l'un des reporters du journal ligoté par une corde et étranglé par deux mains, après le licenciement de ce dernier pour avoir appelé à un débat ouvert sur la

situation au Tibet. Aujourd'hui, un tel débat paraît inimaginable.

«Depuis 1989, la politique du Parti communiste chinois vis-à-vis de la presse est dirigée par l'idée que l'opinion publique doit être «guidée» par le contrôle des médias, ce qui inclut censure et propagande. Mais la privatisation des médias et la libéralisation de l'économie ont amené à une ouverture progressive jusqu'à 2008, l'année des Jeux olympiques, explique David Bandurski, codirecteur du China Media Project, un programme de suivi et d'analyse des médias en Chine, de

l'Université de Hongkong. Depuis, on a vu des efforts continus pour restreindre le journalisme d'investigation. Les médias ont persisté, cherchant des moyens d'échapper aux contrôles, et c'est pendant cette période de dix ans, entre 1998 et 2008, qu'on a vu émerger les dessins de presse les plus intéressants, poursuit le chercheur.

Jusqu'à 2012, les autorités ont cherché à contrôler le discours, face à la digitalisation et à l'émergence des médias sociaux. C'est à cette période que Kuang Biao publiait régulièrement sur Weibo,

avec une audience énorme. En 2012, Xi Jinping est arrivé au pouvoir, déterminé à changer la situation. C'est clairement le dernier tournant: il a très largement et profondément réaffirmé le contrôle du parti sur les médias et l'opinion publique.»

Dans ces conditions, ceux qui tentent de continuer prennent un risque énorme. Yang Jiefei était un dessinateur à la plume acide. «Il a été arrêté en 2008. Il s'était exilé en Thaïlande et continuait à publier dans des revues de la dissidence chinoise, comme Boxun, un site basé aux États-

Unis. «En 2015, il a été remis à la police chinoise par la Thaïlande alors qu'il préparait son exil au Canada (il venait d'obtenir son statut de réfugié) et il a été renvoyé en Chine», écrit dans une note Sylvain Platevoet, chargé du développement international pour l'ONG Cartooning for Peace. Le dessinateur a dû s'adonner à des confessions forcées diffusées par la télévision d'Etat CCTV, avant d'être condamné à 6 ans de prison.

D'autres ont choisi l'exil. C'est le cas de Badiucao, 34 ans, l'un des caricaturistes chinois les plus en vue ces dernières années, installé en Australie depuis 2009. Pendant des années, il a publié ses dessins sous ce pseudonyme, sur Twitter, et dans quelques médias. Mais, en 2018, à la veille d'une exposition à Hongkong, il a décidé de révéler son identité, face au harcèlement subi par sa famille. «Plusieurs de mes proches à Shanghai ont été interrogés pendant des heures. Ils n'étaient même pas au courant de mon activité, mais les autorités chinoises voulaient m'atteindre à travers eux. J'ai dû couper toute communication avec eux. Le dernier message que j'ai reçu, c'est: «Tu dois annuler cette exposition sinon tu auras des problèmes... la police est en face de moi», raconte le dessinateur, de Melbourne.

L'homme costaud, au visage carré entouré d'un collier de barbe, raconte s'être intéressé à la politique par accident: sur un DVD piraté, le film annoncé est remplacé par un documentaire sur le massacre de Tiananmen en 1989. «Je savais que des choses horribles avaient eu lieu depuis l'arrivée au pouvoir des communistes. Mon grand-père, un artiste, était mort dans un camp de réforme par le travail (*laogai*) dans les années 1950. Mais je pensais que cela appartenait au passé», se souvient-il. Il se renseigne davantage et n'y tient plus: «J'avais l'impression d'étouffer. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai quitté la Chine.» Le dessin, qu'il pratique depuis l'enfance, devient pour lui un moyen d'expression politique. «Mais la communauté chinoise des dessinateurs, très active à mes débuts, autour de 2012, a fondu: la plupart ont abandonné», soupire-t-il. En 2018, les menaces dont il est l'objet effraient les organisateurs de son exposition. Personne, sur le territoire autonome, n'ose montrer les œuvres de ce dissident au pinceau acéré. «J'ai toujours du mal à trouver des lieux d'exposition. En Australie, seul un lieu dédié à l'art de rue a osé montrer mes œuvres», regrette-t-il.



Le docteur Li Wenliang, lanceur d'alerte aujourd'hui décédé du covid, dessiné par Kuang Biao.

«Patrick Chappatte est un vrai journaliste»

ANNE BRÜSCHWEILER DIRECTRICE DU THÉÂTRE FORUM MEYRIN

«J'ai fait ma formation de journaliste avec Patrick Chappatte. Plus tard, alors que je travaillais à la Télévision suisse romande, je l'avais engagé lors d'une émission se déroulant à la pleine lune. Il avait rythmé la nuit avec ses dessins. J'ai suivi la carrière de Patrick en direct. J'ai l'impression d'avoir vu son talent éclore, se densifier, s'aiguiser. Il s'est trouvé dans l'engagement pour des causes comme la liberté d'expression, l'ouverture au dialogue, la tolérance.

Ses reportages BD me touchent beaucoup. Je me souviens de l'un d'entre eux qu'il avait fait au Liban. Il sait mélanger les images dessinées, les photos et les mots avec beaucoup de finesse. Chappatte est un vrai journaliste. Il s'est beaucoup affirmé au fil des ans. C'était perceptible lorsque le *New York Times* a pris la décision, au printemps 2019, de se séparer totalement du dessin de presse. Sa position était très puissante, très profonde, dans la défense de la liberté d'expression. C'est ce que j'admire le plus chez lui: être capable d'avoir l'esprit léger, tout en étant une âme profonde.» ■

«Plus ce genre est diffusé, mieux c'est»

STÉPHANIE REINHARD DIRECTRICE DE LA MAISON DU DESSIN DE PRESSE À MORGES

«Un dessin de Chappatte avait beaucoup fait rire ma mère, qui est née dans l'Algérie française. Il montrait une manifestation, en banlieue française. En face des manifestants se tenaient des CRS dont le chef disait: «Nous avons perdu l'Algérie, nous ne perdrons pas Clichy-sous-Bois». J'étais entrée en contact avec Chappatte, il avait dédié un exemplaire du dessin pour ma mère. Depuis son décès, je conserve ce dessin dans mon salon. Je suis ravie de pouvoir colla-

borer avec lui à la Maison du dessin de presse. Il est à la fois hyper-talentueux, hyper-sollicité et d'une générosité de dingue pour les causes qu'il défend, mais aussi avec les lecteurs ou les personnes qui suivent ses conférences. Certains visiteurs font explicitement référence à lui pour motiver leur venue. Patrick est venu s'excuser de trahir le dessin de presse pour faire son entrée au Musée des beaux-arts du Locle, où il a exposé récemment. C'est au contraire génial, non seulement pour lui, mais pour le dessin de presse. Plus ce genre est diffusé, mieux c'est.» ■

«Son humanité donne envie de parler avec lui»

CLAIRE RENAUD PATRONNE DE LA LIBRAIRIE ATMOSPHÈRE, À GENÈVE

«Je me souviens de la lettre que Chappatte avait rédigée sur son site dans la foulée de l'affaire du *New York Times*, au printemps 2019. Le quotidien avait décidé de ne plus publier aucun dessin de presse à la suite de la parution d'une caricature jugée antisémite, qui n'était pas de Chappatte, où l'on voyait Trump guidé par un chien d'aveugle qui était Netanyahu. *Le Temps* avait reproduit son texte en une. «Toutes ces années de travail restent inachevées à cause d'un

seul dessin – qui n'était pas de moi – qui n'aurait jamais dû être publié dans le meilleur journal du monde», disait sa lettre, qui parlait de liberté d'expression avec des mots très forts. Sans mauvais jeu de mots, j'avais envie de lui dire: «Chapeau!»

Je n'ai jamais accueilli Patrick Chappatte dans ma librairie. Il était par contre venu à plusieurs reprises chez Payot, à l'époque où j'y travaillais. J'avais été marquée par sa gentillesse. Son humanité donne envie de parler avec lui. Ses livres se vendent très bien. Comme libraire, on a un avantage à faire des stocks.» ■

Croiser la plume au lieu du fer

Car à Hongkong, ancienne colonie britannique rétrocédée à la Chine en 1997 et qui bénéficiait de libertés individuelles inconnues en Chine, la pression de Pékin est de plus en plus forte. Un an après l'exposition avortée de Badiucao, la ville est animée de manifestations monstres contre une loi d'extradition vers la Chine. Les autorités locales et centrales se braquent, le conflit s'envenime, mais derrière les affrontements de plus en plus musclés entre police et manifestants, les œuvres politiques se multiplient, notamment sur les murs de la ville, ces fameux «Lennon Wall» couverts de post-it et de dessins. «On a vu émerger beaucoup d'œuvres intéressantes. Leurs auteurs n'apparaissent pas dans les journaux, ce sont peut-être des étudiants en art, des designers. Mais ils savent utiliser leur talent pour s'impliquer dans le mouvement», décrit Wong Kee-Kwan, alias Zunzi, l'un des dessinateurs les plus connus à Hongkong, publié par les journaux démocrates *Ming Pao*, et *Apple Daily*.

«Xi Jinping a très profondément réaffirmé le contrôle du parti sur les médias et l'opinion publique»

DAVID BANDURSKI, CODIRECTEUR DU CHINA MEDIA PROJECT, UNIVERSITÉ DE HONGKONG

Depuis, la Chine a imposé à Hongkong une loi de sécurité nationale particulièrement liberticide, notamment parce qu'elle considère l'incitation à la sécession ou au terrorisme comme un crime, limitant fortement la liberté d'expression. «Je suis suffisamment établi, je ne pense pas qu'ils s'attaquent à moi pour l'instant, parce qu'ils veulent garder l'image d'une certaine ouverture à Hongkong, estime le vétérinaire du dessin de presse. Les médias pour lesquels je travaille n'ont pas changé, ils me laissent dessiner sans problème. Mais je connais des jeunes dessinateurs de presse qui ont peur et qui font désormais attention.» A Hongkong, la plupart des «Lennon Wall» ont été nettoyés, repeints. «Mais des chercheurs et des amateurs ont rassemblé beaucoup de dessins l'année dernière, et des livres qui rassemblent des œuvres militantes vont paraître. Cela pourra inspirer les générations futures», espère Zunzi. ■

DESSIN Il y a dix-sept ans naissait *Plumes croisées*. Retour sur l'histoire d'un projet collaboratif où Chappatte utilise le dessin de presse comme outil de dialogue dans des pays rongés par des problématiques sociales ou politiques

LÉA FRISCHKNECHT
@lea_frisch

Il porte un grand sombrero. La goutte au nez, un mouchoir dans la main, l'homme fait face à des barbelés et à deux panneaux: «No immigration... and no sneezing!» De l'autre côté de la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, deux policiers américains au regard terrorisé. Ce dessin de Patrick Chappatte figure, parmi une quarantaine d'autres, sur le site de l'exposition virtuelle du projet *Plumas cruzadas*.

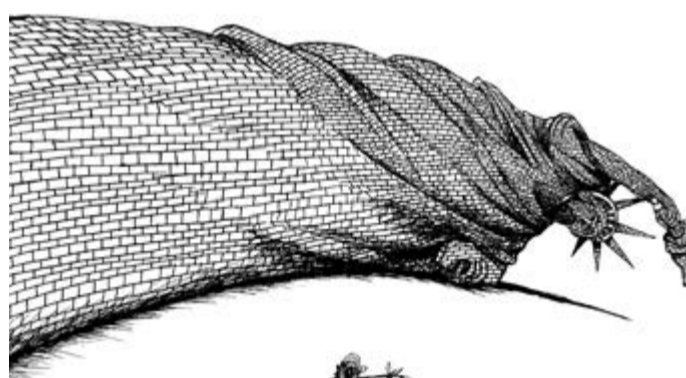
Plumes croisées, en français, est un projet collaboratif qui vise à réunir des dessinateurs de presse d'un même pays autour de problématiques sociétales ou politiques. Porté par Chappatte, avec le soutien du Département des affaires étrangères (DFAE) et des ambassades suisses, le projet a déjà posé ses valises dans sept pays. Cette année, au Mexique, des dessinateurs étasuniens et mexicains dépeignent une réflexion sur le fameux mur de Donald Trump.

L'étincelle serbe

Les prémices remontent à 2003. Les guerres balkaniques sont encore fumantes et Jean-Daniel Ruch est numéro deux à l'ambassade suisse de Belgrade. «Pour la fête de la francophonie, j'ai proposé de travailler autour des dessins de presse. Les autres ambassades n'étaient pas emballées, les blessures étaient encore fraîches.» Le diplomate, convaincu que la réconciliation est la clé d'un nouveau destin européen pour le pays, contacte le dessinateur serbe Corax. «Il jouit d'une grande autorité morale dans le pays car il a toujours dénoncé les dérives de la dictature», dit l'ambassadeur. Pour croiser le regard et la plume de l'artiste local, il fait appel à Patrick Chappatte.

Ensemble, Corax et Chappatte croquent les Serbes et leur rôle dans le conflit qui a secoué le pays. «Chappatte représentait un narratif qui interpellait, en contraste avec la critique de Corax, raconte Jean-Daniel Ruch. Alors que les Serbes se voyaient comme des victimes, Chappatte optait pour la vision narrative des Occidentaux: les criminels, les méchants serbes.» «C'est vrai que j'avais un peu le rôle de celui qui met les pieds dans le plat», sourit le dessinateur suisse. En février 2003, les dessins sont exposés dans une galerie de Belgrade. Si le public est au rendez-vous, l'accueil est parfois tendu. Des réactions fortes, comme l'espérait Jean-Daniel Ruch: «Il y avait des personnes choquées par certains dessins. Le but n'était évidemment pas d'offenser, mais de provoquer le dialogue et les questionnements. Les Serbes ont commencé à se demander pourquoi les Européens posaient un tel regard sur eux.»

Trois ans plus tard, Chappatte est contacté par un acteur culturel en Côte d'Ivoire pour animer un atelier avec des dessinateurs ivoiriens ainsi que des tables rondes publiques. Le pays est alors divisé en deux à la suite des rébellions contre le président Laurent Gbagbo. «Au début, les dessinateurs s'engueulaient les uns avec les autres, raconte Chappatte. Mais avec le dessin, on



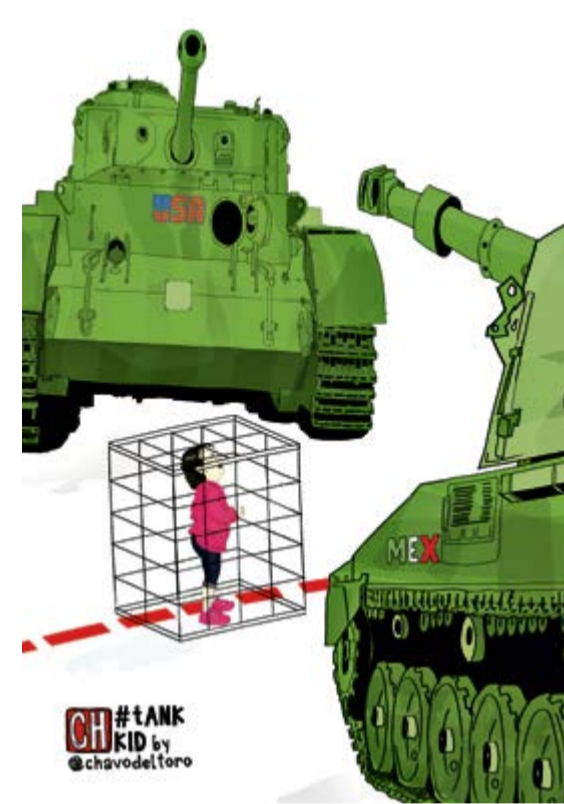
Les dessins issus de *Plumes croisées* au Mexique. Le coronavirus a empêché la manifestation de se tenir autrement que virtuellement. (NICK ANDERSON, ANGEL BOLIGÁN, CLAY BENNETT, CHAVO DEL TORO, DARIO CASTILLEJOS)

crée un espace hors des camps. Si vous en regardez un avec lequel vous n'êtes pas d'accord, vous pouvez quand même rire et vous dire «OK, c'est bien trouvé». De ces échanges naîtra un livre: *Côte d'Ivoire, on va où là?*

fenêtre sur le couloir de la mort

C'est après ces expériences que va germer, dans l'esprit de Chappatte, l'idée de pérenniser *Plumes croisées*. «Avec le DFAE, nous avons rédigé un message aux ambassades. J'étais assez heureux que le Liban soit le premier pays à nous interpellé.» Libanais par sa mère, Chappatte s'y rendra pour réunir huit dessinateurs autour du confessionnalisme et de la citoyenneté. Les dessins

réalisés durant l'atelier paraîtront simultanément dans une dizaine de journaux libanais. Suivront des projets au Kenya en 2010 pour y aborder les affrontements ethniques, ainsi que le Guatemala et ses problèmes de drogue et de corruption en 2012. Puis, en 2015: *Windows on Death Row* aux Etats-Unis. Avec sa femme, la journaliste Anne-Frédérique Widmann, Chappatte voyage plusieurs mois pour parler d'un problème de droits humains dans le pays: la peine de mort. Le projet est ambitieux car il consiste à récolter les dessins de professionnels américains et à faire dessiner des prisonniers dans le couloir de la mort. A travers les Etats-Unis, l'exposi-



tion suscite des réactions parfois fortes. «On nous a dit que nous donnions la parole aux meurtriers et il a fallu convaincre que l'exposition ne portait pas sur le crime mais sur la punition», raconte Chappatte.

La prochaine destination? Mystère, l'impulsion venant souvent des ambassades. Jean-Daniel Ruch est aujourd'hui en poste en Israël: «J'aimerais créer un projet tripartite, avec des regards externes, israéliens et palestiniens. Mais le contexte est encore plus difficile que dans les Balkans, les sensibilités sont exacerbées de part et d'autre. La frontière entre une critique légitime d'Israël et l'antisémitisme n'est pas toujours claire.» ■

«Chappatte est un horrible gauchiste, mais j'aime son regard»

YVES NIDEGGER
CONSEILLER NATIONAL UDC

«Chappatte est évidemment un horrible gauchiste, mais j'aime son regard. Je me retrouve dans son humour. Le dessinateur est un éditorialiste satirique du moment. Les meilleurs savent faire croire à leurs lecteurs de droite qu'ils sont de droite et à ceux de gauche qu'ils sont de gauche. Lorsque la vision est précise, le dessin parle à beaucoup de monde. Avec Chappatte, j'ai le même plaisir ambigu que lorsque je lis *Le Courrier*. Alors que la presse commerciale n'arrive plus à distinguer les faits des opinions,

ce journal, qui est aux antipodes de tout ce que je considère comme décent, pratique cette séparation à l'ancienne. Avec Chappatte, il y a ce même résidu de cette vieille époque. Alors qu'un dessin de presse relève de l'opinion pure, il y a beaucoup de faits, chez lui. Il caricature régulièrement Christoph Blocher, mais cela ne me gêne pas. Cette outrance annonce la couleur. Il est transparent dans sa détestation de Blocher, et il dit souvent des choses intelligentes. Cet éditorial au deuxième degré qu'est le dessin de presse suscite la réflexion. Nous avons besoin des dessinateurs de presse.» ■

«Le dessin de presse est un mode d'expression essentiel»

MARC BONNANT AVOCAT

«Je me réjouis infiniment que Chappatte soit primé, comme de tout ce qui consacre la reconnaissance de son talent. Il est un merveilleux dessinateur et un artiste courageux. Le dessin de presse est un mode d'expression essentiel. Roland Barthes a dit: «Une époque va advenir où les images auront le dernier mot.» Je pense que nous vivons cette époque. Le dessin et la caricature sont sources de réactions violentes. Accentuer le trait, c'est s'assurer que la bien-pensance ou les minorités visibles, toutes les victimes autoproclames

de la modernité, répondent parfois avec virulence, et pas uniquement avec des mots. Le dessinateur prend un risque personnel en exerçant son métier: il expose et s'expose dans le même temps. Aujourd'hui, les vrais artistes ne le sont que parce qu'ils ont ce courage. Je parle d'un courage physique, pas du plaisir un peu aristocratique de persifler. Le dessinateur pense en dessinant. Le dessin prolonge-t-il les mots? Il intervient lorsque les mots ne peuvent plus dire. L'image prend la relève et devient explicite. Nous vivons le temps de l'abstraction figurée, où l'expression devient dessin.» ■

«Ce que j'aime, c'est d'abord son trait, superbe»

VINCENT VEILLON
HUMORISTE ET PRODUCTEUR

«Parler de Chappatte, c'est comme parler de Federer. Comme lui, il a le talent et la reconnaissance internationale. Pour moi, Mix & Remix était le meilleur dessinateur de Suisse, titre qui revient désormais à Chappatte. Ce que j'aime, c'est d'abord son trait, superbe, qui l'installe pile au milieu entre la BD et le dessin de presse. Je trouve qu'il a gagné en qualité de ce point de vue. Il a la finesse éditoriale d'aller chercher le rire du lecteur, alors qu'il pratique, comme les plus grands, une forme de satire

grinçante qui dénote d'un pessimisme général. Quelle que soit la thématique, la vision du monde qui se dégage de ses dessins reste assez sombre. C'est d'ailleurs un autre parallèle avec Mix. Et en plus, il est très sympa, ce qui pour moi est la vraie marque des grands. Nous l'avions reçu lors d'une émission à Moutier, au moment de la votation sur l'avenir de la ville. Il est originaire de la région et il connaît bien la Question jurassienne. Il a participé au débat en y apportant ses idées mais aussi beaucoup d'humanité.» ■

PROPOS RECUEILLIS PAR DAVID HAEBERLI

Genève, patrie des dessinateurs

TRADITION Des «histoires en estampes» que Rodolphe Töpffer inventa en 1827 au succès planétaire de Zep, Genève n'a cessé d'enfanter des dessinateurs de premier rang. Retour sur une histoire qui ne tient pourtant qu'à un fil

ARIEL HERBEZ

Depuis deux siècles, la bande dessinée n'a cessé de mettre Genève en effervescence. Dame, c'est bien dans la Cité de Calvin que le pédagogue et écrivain Rodolphe Töpffer inventa en 1827 un nouveau mode d'expression, qu'il appellera «histoires en estampes». Malgré des éclipses, sa descendance genevoise sera féconde, aujourd'hui plus que jamais et le dessinateur Gérard Poussin le proclame depuis qu'il tient un crayon: «Nous sommes tous les petits-enfants de Töpffer!»

Il s'en est fallu de peu pour que Rodolphe ne réserve qu'à un cercle privé et aux élèves de son pensionnat les histoires amusantes qui sortaient de sa plume. Il craint que cela n'altère sa réputation de professeur. «Je me cache pour dessiner. Je vais dans ma cave pour composer mes drôleries», écrit-il dans une lettre à un ami en 1831, citant notamment l'*Histoire de M. Vieux-Bois*, qui ne sera publié qu'en 1837, dix ans après sa création. Un de ses amis établi à Weimar montre deux de ses manuscrits à Goethe, qui s'enflamme: «Rien de plus fou! Rien de plus étrange!» C'est le déclic et Töpffer fera imprimer en 1833 son *Histoire de monsieur Jabot*, suivie de six autres livres de son vivant. L'album, les cases, l'ellipse, toutes les bases de la BD actuelle (hormis la bulle) sont là.

L'engouement est immédiat. Tout au long du XIXe siècle, on réédite, à Genève, à Paris ou en version bilingue français-allemand, on imite, on copie, on plagie, on pirate, on s'en inspire, les Américains colorisent...

Quand Töpffer inspire de Saussure

Des Genevois illustres se frottent aussi aux images narratives: le futur fondateur de la linguistique moderne, Ferdinand de Saussure, dessine à l'âge de 17 ans, à la manière de Töpffer, 26 pages des *Aventures de Polytychus*, restées non publiées (1875). Ferdinand Hodler lui-même, en 1889, livre au journal satirique *Le Papillon* une séquence de saynètes acides et humoristiques égratignant la Fête des Vignerons. En 1935, deux compositeurs genevois, Frank Martin et Bernard Reichel, reprennent la tradition «à la Töpffer» sur une centaine de pages avec *Le Tombeau de M. Basile*, brochant le milieu des musiciens et surtout la critique musicale. Dans *Le Piloni*, l'hebdomadaire mussolinien et pro-allemand de l'Union nationale, le grand

Fresque imaginée par Exem pour l'hôtel Ibis du Rondou de Carouge. Elle illustre, autour du personnage de monsieur Vieux Bois - créé en 1827 par Rodolphe Töpffer -, quelques héros emblématiques et figures historiques de la bande dessinée suisse. (EXEM)



dessinateur polémiste Noël Fontanet signe trois histoires courtes «à la manière de R. Töpffer», dont *Les Amours de M. Vieux-Bois* et de *Miss Budget* (1934).

A la fin des années 1960, plusieurs fortes personnalités issues des Arts décoratifs ou autodidactes se lancent dans le graphisme, l'image, l'animation et la bande dessinée. Ils s'appellent ou se font appeler Poussin, Daniel Ceppi, Aloys, Ab'Aigre; ou Eric Jeanmonod, qui se dirigera vers le théâtre et l'affiche; et les fondateurs du studio GDS qui se tournent vers le cinéma d'animation, Georges Schwizgebel, Claude Luyet, Daniel Suter. Ils jouent vite un rôle de catalyseur pour de plus jeunes qui rêvent de les suivre.

Un geste d'abnégation précipitera cette émulation, qui fera bouler de neige jusqu'aux générations actuelles. En 1984, le Musée Rath accueille la première exposition officielle de bande dessinée à Genève. Qui inviter? Ce sera Ceppi, Ab'Aigre, Aloys et Poussin, déjà bien établis dans le paysage. Ce dernier négocie et obtient ce qu'il propose: il se contente d'une

vitrine, et le mur qui lui est consacré sera occupé par huit jeunes dessinateurs, «qui démontrent qu'il y aurait l'énergie de créer un beau journal à Genève!» Parmi eux, notamment, Eric Buche, Simon, Exem.

Tout s'enchaînera avec les Tirabosco, Wazem, Peeters, Kalonji, Baladi, Reumann, Nadia Raviscioni, Isabelle Pralong, Adrienne Barman, Albertine, puis les plus jeunes, Matthieu Berthod, Sacha Goerg, Leonie Bischoff, Maurane Mazars, dont certains acquerront une stature internationale, Zep en tête. Patrick Chappatte, qui fait de la BD depuis l'enfance et signe Chamô, est primé lors du concours «Calvin revient», en 1985... Ce mouvement peut se comparer à l'extraordinaire engouement autour de Töpffer, qui lui aussi est resté vivace tout au long de la seconde moitié du XIXe siècle.

Pourquoi Genève accueille-t-elle tant d'artistes de bande dessinée? Les contacts, les rencontres, les affinités sont facilités par les faibles dimensions de la ville. La BD genevoise est en bonne partie la fille de l'esprit de Mai 68, de la vague underground et de l'effervescence

politico-culturelle des années 1970 et ces artistes sont proches des mouvements de la contre-culture locale qui s'adressent à eux pour produire des images pour leurs tracts, affiches, programmes. Ces images restent dans l'œil et finiront par attirer des commanditaires plus argentés. La campagne pour la sauvegarde des Bains des Pâquis, en 1988, avec notamment la pieuvre d'Exem, sera un déclic important, au point que l'affiche BD genevoise est devenue une tradition unique. Sur le plan financier, l'affiche est

«Huit jeunes dessinateurs, qui démontrent qu'il y aurait l'énergie de créer un beau journal à Genève!»

POUSSIN, EN PARLANT DE LA RELÈVE, EN 1984

aussi une aubaine: «S'il peut continuer la BD, c'est grâce à l'affiche», dit même Exem. Le rôle des imprimeurs a été déterminant, notamment celui du sérigraphe Christian Humbert-Droz, qui s'est mis au service de ses clients quitte à y perdre des plumes.

Le rôle des libraires

Les fanzines, les revues et les maisons d'édition locales ont été essentiels, notamment dans les années 1990 pour lancer une nouvelle génération: AtoZ et sa revue *Sauve qui peut*, Atrabile et sa revue *Bile noire*, B.ü.L.b Grafix, Drozophile ou l'éditeur Paquet, plus axé sur l'international. Les librairies aussi jouent un rôle important. Cumulus et La Marge, La Malle folle, et surtout Papiers Gras permettent à des néophytes de rencontrer leurs aînés et d'obtenir des conseils. «Quand j'ai appris qu'il fallait au moins trois ans pour percer, c'était un vrai soulagement de voir que je n'étais pas nul de ne pas y arriver plus vite», s'exclame Jehan Khodl, 26 ans, qui travaille sur son premier livre, une bande dessinée sur l'histoire de Plan-les-Ouates.

La ville de Genève, depuis rejointe par le canton, a institué depuis 1997 les Prix Töpffer, sous l'impulsion notamment de Roland Margueron, éditeur et libraire de Papiers Gras. Des bourses sont instituées. Et des filières d'enseignement se sont constituées, qui ont fini par aboutir à la création de l'Ecole supérieure de bande dessinée et d'illustration.

La mémoire de Töpffer n'a guère quitté l'esprit des artistes du crayon et du pinceau: en témoignent le court-métrage hommage de Georges Schwizgebel, *Zig Zag*, avec les astronomes du Docteur Festus à cheval sur leur télescope volant (1996), la planche de (faux) timbres réunissant 29 «neveux et nièces» de Töpffer (1999), les décors et costumes réalisés par Poussin pour une reprise de pièces de théâtre de Rodolphe au Théâtre de Carouge (2004), jusqu'à la fresque d'Exem et les panneaux de Wazem autour de Töpffer et ses nombreux descendants à l'Hôtel Ibis de Carouge, dédié à la bande dessinée (2018). On murmure enfin qu'un artiste chevronné planche sur une bande dessinée autour de Töpffer, mais chut! ■

Patrick Chappatte préside une nouvelle fondation

DISTINCTION Cartooning for Peace - Dessins pour la paix devient Freedom Cartoonists Foundation - Dessins pour la liberté. La remise d'un prix biennal à Genève est maintenue

DAVID HAEBERLI
@David_Haeberti

La fondation suisse Cartooning for Peace a changé de nom. Elle s'appelle désormais Freedom Cartoonists Foundation - Dessins pour la liberté. Toujours basée à Genève, elle va poursuivre sa double mission entamée il y a dix ans: gérer un fonds de solidarité destiné aux dessinateurs en difficulté autour de la planète, et remettre tous les deux ans un Prix international saluant le courage de dessinatrices et de dessinateurs, tout en organisant une exposition des des-

sinateurs primés sur le quai Wilson. «La plus belle galerie du monde», lance Patrick Chappatte, dessinateur au *Temps* et président de la nouvelle structure.

La décision, prise au début du mois d'octobre, a pour but de clarifier une situation bicéphale. Désignant jusqu'ici deux entités, l'une sise à Paris et l'autre à Genève, Cartooning for Peace est née sous l'impulsion de Kofi Annan, alors secrétaire général de l'ONU. En septembre 2005, la publication d'une série de 12 dessins intitulés *Les visages de Mahomet* dans le quotidien danois *Jyllands-Posten* avait déclenché des émeutes meurtrières notamment au Pakistan et en Libye. Un an plus tard, Kofi Annan organisait un colloque à New York intitulé «Désapprendre l'intolérance». La rencontre réunissait 12 dessinateurs. Dans la foulée, une association fut créée à Paris,

sous la direction de Plantu, dessinateur au *Monde*. Kofi Annan souhaitait que soit établie une fondation de droit suisse à Genève. Elle vit le jour en 2010, cofondée par Jean Plantu, Patrick Chappatte et Marie Heuzé, alors directrice du service de l'information de l'ONU. Kofi Annan en devint le président d'honneur.

La structure parisienne emploie aujourd'hui une équipe de neuf personnes et fédère un réseau de 203 dessinateurs venant de 67 pays. Sa mission est de promouvoir le dessin de presse comme vecteur de liberté d'expression et de tolérance. Elle organise des rencontres et des actions pédagogiques et apporte un soutien aux dessinateurs menacés dans le monde. Paris continuera à être le cœur de ce réseau, dont Patrick Chappatte reste membre.

La fondation genevoise rebaptisée, elle, se concentre sur son prix international, décerné tous les deux ans depuis 2012 avec le concours de la ville de Genève, dont le but est de saluer le courage de dessinateurs qui défendent la liberté d'expression et les droits humains dans des circonstances particulièrement difficiles. L'actualité récente en France, avec le meurtre horrible d'un professeur, remet au premier plan ces préoccupations. La Freedom Cartoonists Foundation est basée au Domaine de Penthes, au sein du Club suisse de la presse. «Il y a un peu de l'esprit de Genève dans cette initiative», dit le dessinateur.

C'est notamment le souvenir des premiers lauréats qui a convaincu le Genevois de continuer à porter le prix. «Nous avons choisi de soutenir quatre dessinateurs iraniens; deux exilés et deux actifs

à Téhéran, se rappelle-t-il. L'un d'eux avait déjà fait de la prison. Nous voulions nous assurer que cette distinction ne lui causerait pas de nouveaux problèmes. Quand il nous a assuré que ce soutien l'aidera, nous n'avons plus eu de doute sur l'utilité du prix. Sa remise, des mains de Kofi Annan, a donné une assise aux lauréats. Le nom de Genève assure un retentissement important à l'événement.» La ville maintient d'ailleurs son soutien à la fondation. Pandémie oblige, le prix n'a pas pu être attribué en 2020. Freedom Cartoonists Foundation donne rendez-vous en mai 2021. ■



Freedom Cartoonists Foundation
DESSINS POUR LA LIBERTÉ